

# Héroïsme ...

Taha Hussein

*Kawkab al-Sharq, 19 février 1934*

Oui, un héroïsme comme le plus élevé que les hommes aient connu dans leur histoire ancienne et moderne, fondé sur cette grandeur que tous les hommes aiment, et dans laquelle tous les hommes trouvent du réconfort, qui éveille l'admiration dans le cœur des grands, et éveille l'amour et l'affection dans le cœur des humbles, et entoure celui qui la possède d'une atmosphère claire et pure faite de l'estime des gens pour lui, de leur sincérité à l'aimer, et de leur choix de le prendre comme modèle suprême pour tout ce qui parfait la virilité du grand homme — un héroïsme comme le plus élevé que les hommes aient connu.

Voilà l'héroïsme qui a distingué le roi Albert, le martyr des Belges, avant-hier ; car il a vécu la vie d'un héros, et il est mort de la mort d'un héros, et les hommes parleront, jusqu'à la fin des temps, de sa grande vie, comme ils parleront, jusqu'à la fin des temps, de sa grande mort.

Tout homme est exposé à subir ce qu'a subi le roi Albert — que son pied glisse, qu'il tombe du sommet jusqu'au fond, et que la mort le surprenne au milieu de cette chute — mais il est rare que pareille chose arrive aux rois ; car vous pouvez chercher parmi les rois et les présidents, voire parmi les chefs, les seigneurs, les nobles et les riches, ceux qui sortent faire de l'exercice seuls, sans être entourés d'une suite, sans être accompagnés de serviteurs, sans être précédés d'une avant-garde, sans être suivis de renforts.

Vous pouvez chercher cet homme de rang qui sort faire de l'exercice avec pour seule compagnie un domestique, qui sort faire de l'exercice en conduisant sa voiture, qui arrive au lieu de son exercice et laisse son domestique dans la voiture, et qui gravit la montagne seul et sans compagnie, comme le plus humble des hommes, le moins considérable d'entre eux, gravit une montagne ; et il continue de gravir, seul et sans compagnie, jusqu'à ce qu'il se trouve au sommet, et alors son pied glisse, et la mort le surprend, seul et sans compagnie lui aussi ; puis son domestique, le trouvant en retard, fait appel à la police et à d'autres pour le chercher.

Et les gens continuent de chercher et de fouiller jusqu'à ce qu'ils retrouvent son petit corps, grand malgré tout, étendu quelque part en

bas ; ils le portent comme on porte un petit corps, et le ramènent au palais du roi comme les plus humbles ramènent les plus humbles aux plus humbles maisons et cabanes.

Grande mort pour un grand homme, mort qui montre à quel point les âmes de certains hommes s'élèvent au-dessus des ornements de la vie, et des fausses apparences de majesté qu'elle comporte, jusqu'à mépriser les ornements de la vie et les fausses apparences de majesté, et jusqu'à atteindre, enfin, la vie qui mérite ce nom, et la majesté qui mérite d'être appelée majesté.

Grande mort pour un grand homme, mort qui montre à quel point une philosophie simple et sans prétention peut élever les âmes de certains hommes, les dépouillant de tout ce à quoi les hommes s'attachent, et les portant jusqu'où les hommes n'ont pas l'habitude de s'élever, pour les mener enfin à l'égalité dans la vie, au sens le plus exact du mot égalité, puis à cette autre égalité en laquelle tous les hommes croient, et dans laquelle ils n'admettent ni discussion ni controverse, parce qu'elle est trop claire et trop manifeste pour souffrir discussion ou controverse — ils n'aiment même pas l'évoquer, ni en parler : c'est l'égalité devant la mort.

Grande mort pour un grand homme, mort qui montre ce héros s'étant rendu égal, dans la vie, aux autres hommes ; car il savait, et comprenait, que la nature l'avait rendu leur égal dans la mort, et il ne s'est pas laissé tromper par ces conditions et ces apparences passagères qui lui donnaient, parmi les hommes, de son vivant, un rang privilégié et une place élevée ; il a plutôt placé sa confiance dans ces vérités éternelles et supérieures qui le distinguaient des autres hommes par son cœur perspicace, son caractère aimable, sa patience supérieure, sa patience sans pareille, et sa constance que nulle autre constance n'égale.

Cet homme monta sur le trône de Belgique ; et à peine s'y était-il établi que toute sa vie se consacra entièrement à son peuple, et que son âme renonça volontiers, pour ce peuple, à ce que l'âme des autres hommes ne renonce pas volontiers ; il ne travaillait que pour lui, ne pensait qu'à lui, n'était heureux que de le voir heureux, n'était en paix que de le voir en paix d'esprit. La vie, alors, était une vie de paix, et il suivit, au service de son peuple, les voies de la paix, jusqu'à ce que le peuple sente venir la guerre ; alors il se prépara à la guerre, et s'employa à renforcer son peuple et à le préparer à affronter la catastrophe, si elle survenait ; et quand la guerre vint, elle ne trouva en lui ni homme

négligent, ni homme frivole, ni homme défaillant. Elle ne trouva pas non plus, en particulier, un homme intéressé, ni hésitant, ni faible, ni méprisant de la dignité, ni négligent de ce que la vertu exige des nations libres et indépendantes en matière de vaillance et de sacrifice pour la noble défense de la liberté et de l'indépendance.

Et ceux qui se souviennent des premiers jours de la Grande Guerre se souviennent, en même temps, de l'admiration qui remplissait leur cœur pour cet homme, qui n'était ni ignorant ni vaniteux, qui mesurait la force de son peuple et la comparait à la force de l'Allemagne, et qui savait parfaitement qu'il était trop faible pour résister à cet ennemi dont la puissance ne connaissait pas de limites ; et pourtant il ne faiblit pas, ne se rendit pas, ne pensa qu'à l'honneur et à la dignité, ne mit jamais en balance la dignité et l'intérêt, et ne douta jamais de la force du droit, même quand elle paraissait faible, ni de la faiblesse du mal, même quand elle paraissait forte.

Oui, ceux qui se souviennent des premiers jours de la guerre se souviennent de ce langage ferme et ardent que ce roi tenait à son ennemi insolent, comme il l'appelait, et à sa noble nation, comme il l'appelait ; et ceux qui se souviennent de la guerre se souviennent, avec elle, de la patience avec laquelle cet homme supporta les désastres, de la constance avec laquelle il résista aux épreuves, de la manière dont les victoires de l'ennemi ne le désespérèrent jamais, dont les défaites de l'allié ne le découragèrent jamais, dont son cœur se remplit de foi dans le droit, de sorte que son âme se précipita vers le sacrifice pour la cause du droit, et de la manière dont il se donna lui-même — ou plutôt, dont il se donnait sans cesse, à chaque heure de la guerre, en rançon pour son peuple — et de la manière dont il se maintint, sur ce qui lui restait de la terre de sa patrie, faible en apparence mais fort en vérité, vaincu en apparence mais victorieux en vérité : victorieux non sur l'Allemagne seule, victorieux non sur l'Allemagne et ses alliés seuls, victorieux non seulement sur ces désastres et ces épreuves qui l'entouraient et l'assaillaient de temps à autre, mais victorieux sur le monde entier, et sur l'humanité tout entière ; car il avait triomphé de lui-même, et lui avait appris à s'élever au-dessus des événements, à s'élever au-dessus des épreuves, et à ne laisser aucune voie au désespoir ni au doute.

Puis la guerre se termine, et la victoire est acquise à ce roi et à ses alliés, et il revient dans sa capitale, triomphant et noble ; la victoire ne le rend pas hautain, le triomphe ne l'enivre pas, et il ne convoite, ni de son peuple ni de personne d'autre, ni honneur, ni révérence, ni récompense,

ni rien qui ressemble à une récompense, pour tout ce qu'il a supporté et tout ce qu'il a sacrifié, et pour ses excellents services rendus à la patrie ; car il ne croyait pas avoir fait plus que remplir son devoir national, comme tout autre membre du peuple l'aurait rempli. Il porta les fardeaux de la guerre tant que dura la guerre ; et quand son feu s'éteignit, il entreprit les œuvres de la paix, comme les rois doivent entreprendre les fardeaux de la paix. Il avait été fatigué et épuisé pendant la guerre, mais il ne se reposa pas, et ne connut pas le calme, dans les temps de paix ; il échangea simplement une fatigue contre une autre, une peine contre une autre, un labeur contre un autre, et il ne se fatiguait jamais pour lui-même, ni ne peinait pour lui-même, ni ne pensait à lui-même ; sa fatigue, sa peine et sa pensée, en guerre comme en paix, étaient pour son peuple, et pour son peuple seul.

Ceux qui se souviennent de la Grande Guerre n'oublieront pas la vaillance du roi Albert, et ceux qui se souviennent de la paix n'oublieront pas le dévouement du roi Albert à son peuple, et son aide dans toutes les branches de la vie. Il fut, entre les partis politiques, un arbitre aussi juste qu'on puisse l'être — juste, équitable, dégagé de tout intérêt personnel, et au-dessus des rivalités. Il fut un soutien des sciences et des lettres aussi bon que puisse l'être un soutien des sciences et des lettres, encourageant les savants et les hommes de lettres à chercher et à produire, les incitant à la recherche, les incitant à la production, et créant pour eux des moyens d'aide qu'ils n'espéraient pas obtenir ; il leur accordait de son propre argent, et leur accordait, par sollicitation, de l'argent d'autrui, appelant les autres à donner, et il ne se gênait pas de se faire l'avocat des souscriptions pour l'aide aux sciences et aux lettres, non seulement dans son pays, mais dans tous les pays cultivés et civilisés.

Il n'est pas étonnant qu'un roi tel que ce roi ait gagné l'amour que le peuple lui portait, et son dévouement envers lui. J'ai visité la Belgique il y a plus de dix ans, et j'y suis arrivé le jour même où les Belges célébraient l'anniversaire du roi, et j'ai décrit ailleurs ce qui m'a rempli d'admiration devant l'amour du peuple belge pour son roi, et la joie du peuple belge en ce jour de fête de son roi.

Cette fête n'était pas la fête du roi, et elle n'était pas, dans son ensemble, la fête du peuple ; elle était, plutôt, une fête pour chaque individu du peuple — une fête dans chaque famille, une fête en tout lieu, une fête sincère et sans réserve. Et je l'ai vu, lorsqu'il avait invité à son palais les membres du congrès d'histoire ; et après les avoir tous reçus, comme on reçoit les rois, en leur serrant la main, et en adressant à

chacun d'eux un mot des courtoisies habituelles, j'ai regardé, et j'ai vu tous les congressistes réunis dans une même salle autour du thé, et le roi et sa famille parmi eux, comme vous ou moi pourrions l'être parmi les invités, se déplaçant d'un endroit à l'autre : parlant à l'un, puis parlant à l'autre, puis s'attardant en conversation avec les savants qu'il connaissait — et combien il en connaissait ! — et abrégeant, avec douceur, la conversation avec ceux qu'il ne connaissait pas auparavant, trouvant, en toute occasion, quelque chose à dire, et recevant, en toute occasion, avec grâce, bonté et chaleur, tout ce qu'il entendait, quel qu'en soit l'auteur. Là, j'ai appris que la royauté peut vraiment s'accorder avec la démocratie ; là, j'ai appris que la royauté n'est pas nécessairement ce que certains Européens en montrent.

Cette chose qui refuse d'évoluer, et qui s'oppose au progrès de la vie — elle est plutôt une chose qui s'accorde avec l'élévation des hommes, l'élévation de leur esprit, de leur cœur, de leur sensibilité, et de leur besoin de liberté et d'égalité ; et là, j'ai appris que la royauté, ainsi comprise, n'est pas, comme le disent ses adversaires, une survivance des siècles passés, mais un régime capable de vivre, et capable de durer de façon féconde, productive et utile.

Et là, j'ai appris ce que peut être l'amour des peuples libres d'Europe pour leurs rois, et ce que peut être l'amour des rois pour leurs peuples, et comment un trône européen a pu tenir ferme tandis que les trônes d'Europe s'effondraient autour de lui après la Grande Guerre.

Le roi Albert fut un exemple digne, un bon modèle, non pour son peuple seul, mais pour toute sa famille aussi ; les gens se souviennent comment sa petite-fille — l'épouse du prince héritier, et reine de Belgique de demain — sortait pour promener son fils, poussant sa petite voiture d'enfant comme n'importe quelle femme du peuple pousse la voiture de son petit garçon.

Ce malheur qui a frappé le grand peuple belge en son grand roi n'est pas chose légère ; car il n'est pas réservé à la seule Belgique, mais est un malheur pour l'humanité entière, en l'un des modèles suprêmes de l'homme véritablement accompli. Que Dieu accorde à la famille royale belge une juste consolation pour son chef ; que Dieu accorde à la Belgique une juste consolation pour son grand homme ; que Dieu accorde à l'humanité une juste consolation pour ce modèle suprême et éternel.